

3374
DE LATTE, A.
1930

LES HARMONIES DANS L'EMBRYOLOGIE HIPPOCRATIQUE

PAR

A. DELATTE

L'un des traités hippocratiques les plus riches de substance et les plus intéressants pour la reconstitution de la philosophie présocratique est, sans conteste, le premier livre de l'ouvrage sur le Régime (*περί διαίτης, de victu*). Utilisé depuis longtemps, à cause des théories héraclitiques dont il est gros, pour l'enrichissement de notre compréhension de l'*Obscur* penseur, il a révélé, après les études de Fredrich et de Heidel¹, une foule de parallèles avec d'autres systèmes philosophiques du VI^e et du V^e siècles. Lui-même, d'ailleurs, écrit dans une langue volontairement énigmatique et gonflé d'une terminologie abstruse, a souvent besoin d'être interprété à la lumière de ces rapprochements. Je voudrais, dans cette courte étude, attirer l'attention sur une théorie qui est restée obscure jusqu'ici et en proposer une explication basée précisément sur de tels parallèles.

Dans les chapitres 6-31, l'auteur s'occupe d'embryologie. Il y montre comment le fœtus se développe du sperme, lequel est identifié avec l'âme (*ψυχή*) et, qui plus est, parfois tout simplement appelé de ce nom². Le sperme-

1. Fredrich, *Hippokrat. Untersuchungen*, dans les *Philol. Unters.*, XV, 1899; Heidel, *Hippokrata*, dans les *Studies in clas. Philology*, XXV, 1914.

2. Heidel, *op. cit.*, p. 157.

âme, formé d'une mixture de feu et d'eau, est constitué par des éléments ou des cellules (*μέρεα*), prises à toutes les parties des corps des deux procréateurs (6-7). Lorsque, par suite du manque de place ou d'un défaut de nutrition, ces cellules ne peuvent plus se développer, elles émigrent dans un endroit plus favorable à leur épanouissement et elles fusionnent dans la matrice, lors de l'acte de la conception. Voici, d'après la dernière édition de Diels¹, le texte où se trouve exposée cette théorie et où apparaît (relevée en caractères espacés), la doctrine que je voudrais commenter.

χρόνον δὲ τοσοῦτον ἕκαστον τὴν αὐτὴν τάξιν ἔχει, ἄχρι
μηκέτι δέχεται ἢ χώρη μηδὲ τροφὴν ἱκανὴν ἔχει ἐς τὸ
μήκιστον τῶν δυνατῶν. ἔπειτα ἀμείβει ἐς τὴν μέζονα
χώρην, θήλεα καὶ ἄρσενα, τὸν αὐτὸν τρόπον ὑπὸ βίης
5 καὶ ἀνάγκης διωκόμενα· ὁκότερα δ' ἂν πρότερον ἐκπλήσῃ
τὴν πεπωμένην μοῖραν, ταῦτα διακρίνεται πρῶτα, ἅμα
δὲ καὶ συμμίσγεται· ἕκαστον μὲν γὰρ διακρίνεται πρῶτα,
ἅμα δὲ καὶ συμμίσγεται· χώρην δὲ ἀμεί-
ψαντα καὶ τυχόντα ἁρμονίης ὀρθῆς
10 ἐχούσης συμφωνίας τρεῖς συλλήβδην,
διεξιὸν διὰ πασέων ζῶει καὶ αὖξεται
τοῖσιν αὐτοῖσιν οἰσίπερ καὶ πρόσθεν.
ἣν δὲ μὴ τύχῃ τῆς ἁρμονίης μηδὲ σύμ-
φωνα τὰ βαρέα τοῖσιν ὀξέσι γέννεται
15 ἐν τῇ πρώτῃ συμφωνίῃ ἢ τῇ δευτέρῃ
ἢ τῇ διὰ παντός, ἐνὸς ἀπογενομέ-
νου πᾶς ὁ τόνος μάταιος· οὐ γὰρ
ἂν προσαείσαι· ἀλλ' ἀμείβει ἐκ τοῦ
μέζονος ἐς τὸ μείον πρὸ μοίρης, δι-
20 ὅτι οὐ γινώσκουσιν, ὅτι ποιῶσιν. ἀρσένων μὲν οὖν καὶ
θηλέων διότι ἑκάτερα γίνεται, προϊόντι τῷ λόγῳ δηλώ-
σω· τούτων δὲ ὁπότερον ἂν τύχῃ

1. *Fragmente der Vorsokratiker*², p. 106.

ἐλθὼν καὶ τύχη τῆς ἀρμονίης, ὕγρον ἐὼν
κινεῖται ὑπὸ τοῦ πυρός. κινεόμενον δὲ ζωπυρεῖται
25 καὶ προσάγεται τὴν τροφήν ἀπὸ τῶν ἐσιόντων ἐς τὴν
γυναικα σίτων καὶ πνεύματος.

2 δέχεται ἡ χώρα μὴδὲ τροφήν M: δέχεται ἡ τροφή μὴδὲ χώραν Θ quod recipit
Fredrich emend. τροφή: δέχεται (scil. ἡ τάξις) [ἡ χωρὴ gloss.] μὴδὲ τροφήν Heidei;
sed cfr §§ 6 et 7. 3 μέλινα Θ: ἔξω M. 5 ὁκότερα Θ: ὅσα M. 12 οὐπερ M. 14-15
γένηται ἡ πρώτη συμφωνίῃ ἢ [ἢν M] δὲ δευτέρῃ γένεσις [ἢ add. M] τὸ διὰ παντός Θ
M: corr. Fredrich. 16 ἐνός M: τινός Θ. 19-20 προμοιρῆσαι ὅτι Θ. 22 ἂν M: ἦν Θ.
24 κινεόμενου M. 26 πνεύματος Θ.: πνευμάτων M.

Je traduis, en modifiant la traduction de Littré de façon à suivre le texte de Diels, et en notant le caractère provisoire de la traduction de l'endroit souligné :

« Chaque élément (cellule) conserve le même rang jusqu'à ce que la place ne s'y prête plus et qu'il n'ait plus une nourriture suffisante au plus grand développement possible. Ensuite les éléments passent à la place plus grande, mâles et femelles, poussés de même façon par la force et la nécessité. Ceux de ces deux groupes (d'éléments) qui ont d'abord achevé le développement qui leur était assigné se séparent les premiers et en même temps fusionnent; car chaque élément se sépare d'abord et en même temps fusionne. *Après qu'ils ont changé de place et trouvé un juste accordement qui comporte trois accords à la suite... (un élément ?) passant à travers tous (les accords) vit et s'accroît par les mêmes moyens qu'auparavant.* Mais s'ils ne trouvent pas l'accordement et si les sons graves n'ont pas de symphonie avec les aigus dans le premier accord ou dans le second ou dans celui qui s'étend à l'ensemble, tout l'air de musique, si un seul ton fait défaut, est vain, car il ne saurait y avoir concert; mais il passe du plus grand au plus petit avant la destinée (l'ordre assigné); aussi, ne sait-on pas ce que l'on fait. Pour quelle raison chacun des sexes, mâle et femelle, est produit, je l'exposerai dans la suite de l'ouvrage. *Mais quel que soit celui qui se trouve arriver et qui rencontre l'accordement*, étant humide, il est mû par le feu; mû, il

s'embrase et extrait la nourriture des aliments et de l'air introduits dans la femme. »

Il ressort avec certitude de ce texte, avant plus ample examen, que l'auteur compare le développement du fœtus à l'exécution d'un chant ou d'un air de musique, et, sans doute, le fœtus lui-même à un instrument de musique. Pour lui, l'accordement parfait (ἀρμονία) d'un instrument comporte trois accords ou symphonies (συμφωνίαι τρεῖς), qu'il désigne plus loin par les mots : le premier, le second et celui qui s'étend à l'ensemble. Nul doute qu'il vise ici les accords de quarte (communément appelé διὰ τεσσάρων), de quinte (διὰ πέντε) et d'octave (διὰ πασῶν). Si un ton manque ou si les cordes des sons graves sont mal accordées à celles des sons aigus pour former l'un ou l'autre de ces accords, l'air de musique est faux.

On aura remarqué les points de suspension et d'interrogation que j'ai placés dans la traduction : j'ai voulu par là attirer l'attention sur le mauvais état du texte. On observera que la phrase commence par deux participes au neutre pluriel (ἀμείψαντα, τυχόντα), qu'elle continue par un participe au neutre singulier (διεξιόν), puis qu'elle présente deux verbes au singulier. Que le sujet soit le substantif auquel se rapportent les premiers participes (à savoir μέρεα τοῦ σώματος, les cellules), ou celui qui détermine διεξιόν, dans l'un comme dans l'autre cas l'un des deux groupes de participes reste sans fonction dans la phrase. Qu'est-ce, d'ailleurs, que cet être qui passe à travers tous les accords? Et à quoi rattacher συλλήβδην? Si c'est à ἐχούσης, comme le veut Diels, qu'est-ce qu'un accordement qui comporte à la suite tous les accords? Si c'est, comme le croient les autres éditeurs et commentateurs (Fredrich p. ex.), à διεξιόν, que signifie passer à la suite ou d'un trait à travers les accords? Aussi a-t-on songé à corriger διεξιόν des bons manuscrits (Θ M), — le διεξιόν des manuscrits récents adopté par Kühn étant

plus inexplicable encore, — en διεξιούσας (Mack) : mais, alors, les accords passeraient à travers eux-mêmes (!); en διεξιόντα (Van der Linden, Ermerins), qui aurait le même sujet que les autres participes : certaines des objections soulevées plus haut ne sont pas levées par cette conjecture; en διεξόν (Littre), qui serait le participe de διεξείμι (de εἰμί, être), verbe qui n'existe pas. Cette dernière conjecture visait peut-être à obtenir un accusatif absolu, mais comme, d'autre part, Littre traduit comme s'il y avait dans son texte διεξιόν (« parcourant »), on peut se demander si ce n'est pas là une simple erreur de copie.

La solution des difficultés me paraît beaucoup plus simple. Je propose de voir dans le passage abîmé les noms des trois accords principaux que distinguait la musique antique; non, à vrai dire, les dénominations courantes que j'ai citées plus haut, mais des appellations plus anciennes qui sont attestées par divers auteurs. Je lirais donc, au lieu de συλλήβδην διεξιόν διὰ πασέων : συλλαβήν, δι' ὀξειῶν, διὰ πασέων, qui sont les συμφωνίαι τρεῖς de la ἀρμονία : la quarte, la quinte, l'octave. C'est par ces termes, en effet, que Philolaos les désignait encore dans un passage qui a été conservé par Nicomaque et par Stobée (fr. 6 Diels), c'est-à-dire, sous leur forme dorienne, συλλαβά, δι' ὀξειᾶν, διὰ πασᾶν ou ἀρμονία. Nicomaque dans les *Harmoniques*, 9, Aristide Quintilien, *De Musica* I, p. 17, Porphyre, *In Ptolem. harm.*, p. 370, nous avertissent que les plus anciens théoriciens de la musique appelaient la quarte συλλαβή, la quinte δι' ὀξειᾶν (δι' ὀξείαν Porphyre, διοξεία Aristide), et donnaient le nom de ἀρμονία à l'octave, διὰ πασῶν. L'auteur du *De victu* se trouve donc au même stade que Philolaos, chez qui le nouveau nom de l'octave, διὰ πασᾶν apparaît à côté de ἀρμονία, le nom ancien; mais tous deux auraient conservé les noms anciens des deux autres accords¹.

1. J'avais proposé cette correction au regretté Diels, qui l'a acceptée dans ses *Nachträge* aux *Fragm. der Vorsokratiker*, p. XXVI.

Mais quelle est, dans le domaine de la physiologie, la signification de cette image tirée de la musique? C'est ce qu'il est impossible d'apercevoir dans le texte même du *De victu*. Un passage d'un autre ouvrage du Corpus hippocratique, le *De septimestri partu*, c. 9, qui fait allusion, lui aussi, à une théorie de l'accordement de la grossesse, est de nature à jeter quelque lumière sur ce problème. « Pour les femmes, dit-il, les conceptions, les avortements et les accouchements se jugent de la même façon que les maladies, la santé et la mort chez les autres personnes. Tout cela donne des signes, soit par jours, soit par mois, soit par quarantaines de jours, soit par années... En général, les jours les plus significatifs sont le premier et le septième, tant pour les maladies que pour les fœtus... Le médecin... doit avoir l'œil sur tous les jours impairs et, parmi les pairs, sur le quatorzième, le vingt-huitième et le quarante-deuxième. En effet, c'est là la limite mise par quelques-uns à la proportion de l'accordement, et c'est le nombre ἀρτιοφυής (produit par les pairs?) et parfait; pour quelle raison, c'est ce qu'il serait trop long d'expliquer. Il faut baser ses observations sur les triades et les tétrades de jours, les triades en les joignant toutes, les tétrades en les joignant deux à deux et en les accouplant deux à deux. »¹

À côté des nouveaux problèmes que pose l'interprétation de ce texte et que nous examinerons plus loin, nous découvrons ici un élément propre à éclairer le passage du *De victu*. Nous y voyons apparaître, exprimée toutefois en termes encore hermétiques, une théorie de la proportion de l'accordement appliquée tout à la fois à la nosologie et à l'embryologie, et basée sur les nombres de jours du développement de la maladie ou de la grossesse, ou plutôt sur les rapports de ces nombres. Nous croyons pouvoir deviner que, pour l'auteur du *De victu*, ce qui correspond aux longueurs de corde qui produisent les

1. Trad. Littre, que j'ai légèrement retouchée pour mieux l'adapter au texte.

accords de l'instrument de musique, ce sont les nombres de jours que comportent les diverses périodes du développement du fœtus. Mais ce ne serait là qu'une simple conjecture, si certains textes étrangers ne venaient lui donner un appui, en même temps qu'un éclaircissement des plus nécessaires. Ces textes sont empruntés à la littérature pythagoricienne¹. On sait que les Pythagoriciens anciens se sont occupés de la médecine et des sciences naturelles qui en forment la préparation, et en constituent l'armature², et on ne sera pas surpris que ce soit la même catégorie de sources qui nous a fourni la suggestion et la matière de la correction proposée ci-dessus, qui nous donne aussi les éléments propres à expliquer la doctrine hippocratique.

D'après les Pythagoriciens d'Alexandre Polyhistor, sur le rapport de Diogène Laërce VIII, 29³, « le fœtus après avoir trouvé son achèvement *selon les proportions de l'accordement* (κατὰ τοὺς τῆς ἀρμονίας λόγους), en sept, huit ou, au maximum, dix mois, est enfanté. Il a en lui toutes les proportions de la vie. Quand celles-ci s'enchaînent, il se conserve selon les proportions de l'accordement, chacune de celles-là se produisant au temps fixé. » La doctrine est ici encore, peu claire : un point est certain, c'est que le développement du fœtus comporte un certain nombre de périodes bien déterminées qui ont entre elles des rapports harmoniques. Mais la théorie est heureusement exposée de façon beaucoup plus claire par Censorinus, *De die natali*, 9 et 11, d'après Varron, qui s'était occupé de cette question dans son *Tubero sive de origine humana*.

1. Friedrich, *op. cit.*, p. 159 avait déjà remarqué que cette doctrine *devait* être sortie d'une tête de Pythagoricien et il avait rapproché seulement le texte de Sextus Empiricus IV, 6, qui sera cité plus bas.

2. Cfr ma *Vie de Pythagore de Diogène Laërce* (Bruxelles, 1922), pp. 172, 233 ss. Qu'il suffise de rappeler les noms de Alcmeon, Hippon, Philolaos (pour ce dernier Diels, *Vorsatz*, 3, A, 27, p. 308).

3. Sur l'âge de ces doctrines, cfr Wellmann, *Eine pythagor. Urkunde des IV. Jahrhunderts v. Chr.*, dans *Hermes*, 1919, pp. 225 ss., et ma *Vie de Pythagore de D. L.*, pp. 198 ss.

Pythagore, dit-il, admet deux types de grossesse, l'un de sept mois, qui s'achève en deux cent dix jours, l'autre de dix mois, qui amène le fœtus à terme au bout de deux cent soixante-quatorze jours. Pour que le fœtus, dans le premier cas, arrive à prendre l'apparence humaine, il doit passer par quatre périodes de transformation : pendant les six premiers jours, le sperme se mue en humeur laiteuse; pendant les huit suivants, cette humeur se change en sang, puis après neuf autres jours en chair; douze jours après, apparaît la forme humaine. Or, ces nombres forment une proportion musicale, le rapport de 6 à 8 étant celui de l'accord de quarte, comme la quinte est donnée par le rapport de 6 à 9 et l'octave par celui de 6 à 12. Si l'on multiplie la somme de ces nombres, soit 35, par 6, le nombre de la première période, le *fundamentum gignendi*, qui est en même temps un nombre parfait, on obtient le nombre de jours de la grossesse, 210. Dans la grossesse de dix mois, la première période comprend sept jours au lieu de six, et la somme des nombres des *jours critiques* s'élève à quarante environ.

On trouve des théories semblables, enrichies de spéculations *eiusdem farinae* dans Plutarque, *De an. procr. in Timaeo*, 12, Sextus Empiricus, *Adv. math.* IV, 6, et chez l'auteur des *Theolog. Arithm.*, pp. 39 et 47 Ast (50 et 63 De Falco), qui citent tous trois les Pythagoriciens; dans Proclus, *In Remp.* II, p. 34 (λόγοι σύμφωνοι), qui les attribue à Empédocle, Aristide Quintilien, *De musica* III, 142 (ἀρμονικοὶ λόγοι), Anatolius, p. 8 Heiberg, et jusque chez le byzantin Pédiasimos, pp. 16 sq. Cumont¹ (p. 5 De Falco). Les Pythagoriciens, d'ailleurs, ne s'étaient pas borné à chercher dans la musique les lois de l'embryologie; ils avaient aussi fait appel à leurs sciences favorites, l'arithmétique et la géométrie, comme on le voit dans Proclus, *ibid.*, pp. 26

1. *Revue belge de Philol. et d'Histoire*, 1923.

et 33 (cfr p. 35), et dans une Scholie homérique T 119¹.

De l'étude de ces textes, il ressort que le fœtus ne conserve vie et n'arrive à terme que lorsque ses développements successifs se produisent à des dates fixes calculées en nombres de jours qui ont entre eux des rapports harmoniques. S'ils se produisent à d'autres dates, si les périodes sont trop longues ou trop brèves, le fœtus meurt. C'est ce que l'auteur du *De victu* entend par harmonie faussée : le fœtus « passe du plus grand au plus petit avant le moment fixé (πρὸ μοίρης) ». L'emploi de cette périphrase pour désigner l'avortement ne surprendra pas, si l'on sait que l'auteur a décrit précédemment (c. 4), la mort comme un amoindrissement et une décroissance.

Il reste à expliquer quelques obscurités du texte du *De septimestri partu* que j'ai cité plus haut. Il y est dit, d'abord, que le nombre 42 est considéré par certains comme un nombre parfait, comme produit par des nombres pairs (à supposer qu'on doive traduire ainsi ἀρτιοφύης, qui est un hapax), et comme la limite de la proportion de l'harmonie. J'ai cherché en vain trace d'une telle théorie dans tous les auteurs anciens qui ont conservé des fragments de l'arithmologie pythagoricienne.

Pourquoi le nombre 42 est-il déclaré parfait? L'arithmétique ancienne appelait τέλειος un nombre formé de la somme de ses parties aliquotes, tel le nombre 6 ($= \frac{1}{6} + \frac{1}{3} + \frac{1}{2}$ de 6, Nicomaque, *Intr. Arithm.*, I, 16). Le nombre 42 ne remplit pas cette condition. S'il fallait chercher la raison pour laquelle il est appelé parfait, dans l'arithmétique, je songerais au fait qu'il est le produit de 6 et 7, l'arithmologie pythagoricienne regorgeant de spéculations sur les propriétés mystiques de ces nombres. Mais à cela paraît s'opposer la mention de sa qualité d'ἀρτιοφύης².

1. Cfr Cumont, *Rev. belge de Philol. et d'Histoire*, 1923, p. 20.

2. Une autre hypothèse pourrait venir à l'esprit. E. Frank dans *Plato und die sogen.*

Il faut sans doute chercher dans une autre direction et c'est le moment d'aborder le dernier problème que posent ces textes si obscurs. L'extrait du *De septimestri partu* que j'ai cité plus haut se termine, en effet, par cette phrase énigmatique : θεωρεῖν δὲ χρὴ οὕτως τριάσι τε καὶ τετράσι, ταῖς μὲν τριάσι ξυνημμέναις ἀπάσαις, ταῖς δὲ τετράσι δύο μὲν παρὰ δύο συνημμέναις, δύο δὲ παρὰ δύο συνεξευγμέναις. On a vu plus haut la traduction de Littré, que j'ai essentiellement respectée. Voici celle de Van der Linden, qui corrige συνημμέναις en ἀσυνημμέναις : *ternariis quidem omnibus copulatis, quaternariis autem duobus disiunctis, duobus connexis* ; celle de Kühn : *ternariis quidem omnibus copulatis, quaternariis vero duobus ad duos connexis et duobus ad duos coniugatis*. Ermerins traduit : *ternariis quidem omnibus coniunctis, quaternariis vero alternis vicibus duobus coniunctis, duobus copulatis*, et interprète : *Non est tamen adeo obscurus ut non intelligi possit : docet in dierum criticorum serie omnes dies impares esse computandos ταῖς μὲν τριάσι ξυνημμέναις ἀπάσαις : ergo*

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 *cett.*

Sed in diebus paribus computatio facienda per τετράδας — συνεξευγμένας. Quod quomodo faciendum sit, docent ipsi dies indicati 14^{us} 28^{us} 42^{us}. Itaque

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14
15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28
29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42

Pythagoreer (Halle, 1923), pp. 150-157, a reconstitué une théorie de l'acoustique, antérieure à Platon et reprise par Aristoxène, dans laquelle le nombre 42 joue un rôle. D'après cette théorie, du type physique sensualiste, le plus petit intervalle musical est la différence entre le quart de ton enharmonique (représenté par quatre unités) et le quart de ton chromatique (trois unités) : c'est un douzième de ton. Dans ces conditions, la quarte correspond à trente unités et la quinte à quarante deux. Mais on ne saisit pas bien le rapport avec le texte hippocratique.

Nempe τριάδες et τετράδες συνημμέναι eae sunt in quibus tertius aut quartus simul est dies primus sequentis τριάδος s. τετράδος; contra συνεζευγμέναι in quibus dies qui excipit integram τριάδα s. τετράδα antecedentem primus est subsequens. Est autem δύο παρὰ δύο alternis vicibus.

L'explication est séduisante, surtout si l'on observe que chaque groupe de quaternaires ainsi disposés constitue, en réalité, un septénaire, que l'auteur du *De sept. partu* met surtout en évidence les nombres 7, 14, 28, 42, et que l'ensemble de ces groupes, aboutissant précisément au fameux nombre 42, forme six septénaires. On connaît la valeur zoogonique du nombre 6.

Je me demande pourtant si cette terminologie n'est pas empruntée à la théorie des proportions. Les mathématiciens anciens distinguent des proportions (ἀναλογίαι) συνημμέναι ou συνεχεῖς et διεζευγμέναι, διεχεῖς ou διηρημέναι (Aristote, *Eth. Nic.* V, 3 (6), 9, Nicomaque, *Intr. arithm.* II, 21, Euclide, Théon, Psellos, etc.). Dans les premières, le même nombre sert à la fois de second et de troisième terme, ou, si l'on veut, de moyen terme (1 : 2 : 3); dans les autres, les rapports comportent quatre termes différents (1 : 2 :: 4 : 8).

Les tétrades hippocratiques seraient groupées alternativement en rapports continus et en rapports disjoints. 1 : 4 : 7 est formé de deux tétrades (1 - 4 et 4 - 7), en rapport continu; elles constituent une ἀναλογία συνημμένη; de même 8 : 11 : 14, etc. Mais la série des tétrades alignées par Ermerins, envisagée sous un autre aspect, peut être regardée comme constituée par des ἀναλογίαι διεζευγμέναι 4 : 7 :: 8 : 11; de même 11 : 14 :: 15 : 18, etc. Si ce rapprochement avait quelque valeur, il conviendrait alors de proposer de corriger συνεζευγμέναις en διεζευγμέναις. Mais cela paraîtra sans doute trop hardi.

L'étude des théories de l'accordement de l'embryologie hippocratique nous mène encore à une autre conclusion :

c'est qu'on peut considérer les doctrines pythagoriciennes dont nous avons tiré les éclaircissements nécessaires, et qui ne nous sont connues que par des témoignages tardifs, comme appartenant à l'ancien pythagorisme. On ne peut penser, en effet, que les Pythagoriciens postérieurs se soient inspirés des œuvres hippocratiques; dans celles-ci la doctrine est obscure et d'ailleurs l'auteur du *De septim. partu* invoque une autorité étrangère. D'autre part, les spéculations arithmétiques et harmoniques sont propres au pythagorisme ainsi que l'habitude de transférer les lois de ces sciences dans les autres domaines de l'étude de la nature¹. Il est donc fort vraisemblable que nous avons découvert dans les ouvrages hippocratiques une nouvelle trace d'influence de l'École de médecine italique.

IN : MÉLANGES PAUL THOMAS.

1. C'est parce que je considérais la théorie des accordements de la grossece comme appartenant à l'ancien pythagorisme que j'avais suggéré à Diels (*Nachträge*, p. XXXII) que la citation d'Empédocle dans Proclus pourrait bien comprendre l'explication par les proportions harmoniques.